LA VIE AU GRAND AIR

ABONNEMENTS :
PARIS..... Un an **14** fr. Six mois **7** fr. **50**
PROVINCE.. — **15** fr. — **8** fr. »
ÉTRANGER . — **20** fr. — **10** fr. »

PARAISSANT LE DIMANCHE
Rédaction et Administration, 14, rue Hautefeuille, PARIS

21 Mai 1899 — N° 56

(Cliché Carle de Mazibourg.)

AUX ACACIAS — M. LE COMTE BONY DE CASTELLANE

Source gallica.bnf.fr / Musée Air France

L'ALLÉE DES ACACIAS

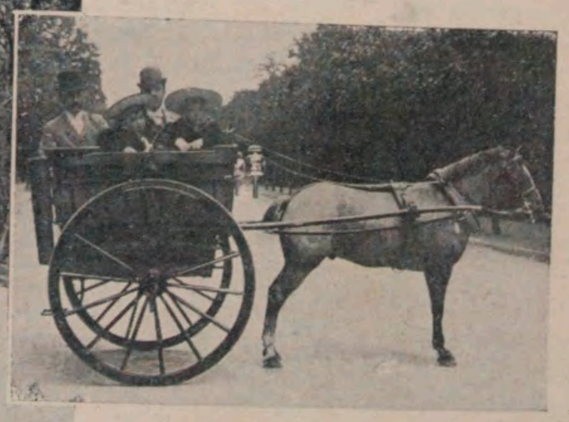
Il faudrait, pour parler du Bois, des mots profonds comme ses taillis et ses crépuscules, légers comme ses aurores ou violents comme ses clairières dans la lumière crue du soleil; des phrases élégantes comme ses avenues et vulgaires comme ses beaux dimanches d'été où se rue sur ses gazons une populace bruyante et débraillée. Car le Bois est tout cela : l'élégance raffinée de Paris et sa joie brutale; mais il est aussi pour l'immense Ville enclose tout le mystère bruissant des sources fraîches et toute la poésie frissonnante des grands ombrages; ses pelouses bornées, ses lacs minuscules symbolisent en effet l'immensité des plaines et des mers pour le peuple qui vient y chercher la douce illusion du pur espace et de la sérénité des horizons. C'est pourquoi il faudrait aussi en parler avec respect. Toutefois, pour beaucoup, le Bois se réduit à deux ou trois avenues principales, lesquelles se résument à leur tour en *les Acacias*. Les Acacias, c'est-à-dire le cliquetis des mors, le piaffement des chevaux, l'éclair des nickels, le vernis des voitures, le sourd grondement des automobiles et cet exquis parfum particulier fait de verveine, d'iris, de pétrole et de crottin, tout le Paris d'hier et tout le Paris de demain, l'âme moderne éprise à la fois des grâces frêles et fuyantes et des gestes francs et hardis, de la simplicité des allures et du raffinement des sentiments.

Jupes longues aux mouvantes traînes ondoyantes, culottes garçonnières, corsages flous de dentelles, chemisettes simples, chapeaux pleins de frisonnements de plumes et d'éclairs d'agrafes se croisent, se marient en leurs nuances diverses, en leurs caractères si différents

C'est le matin d'abord, le veston pour les hommes, le costume tailleur pour les femmes. L'air est encore frais, une brume légère nage sur les taillis; c'est l'heure du *footing*, des intrépides à qui le médecin a recommandé, pour maigrir, de marcher pendant deux heures chaque jour; et de grosses dames sur le retour, de jeunes premiers contemplant leur ventre avec désespoir, de vieux marcheurs arpentent mélancoliquement l'avenue d'un air convaincu, tout en se souriant au passage du sourire triste des gens qui se rencontrent tous les jours, au même moment, à la source ou à la douche, dans une ville d'eau.

C'est l'heure aussi des amoureuses de la marche comme Mlle Lobstein, la blonde étoile de la danse de l'Opéra, qui chaque matin, vers neuf ou dix heures, avant la leçon, vient faire son petit tour ultra matinal. Quelques cavaliers et bicyclistes se voient aussi à cette heure où le Tout Paris somnole encore : avoués, avocats, boursiers qui viennent, avant les affaires, accomplir leur cure hygiénique quotidienne.

Mais vers onze heures, les Acacias se peuplent, voici Mme Paumier en quadricycle à pétrole, MM. le Harivel et Pastré en bicyclette, l'un derrière l'autre, Astor le milliardaire à cheval le matin, mais le soir, de cinq à sept, conduisant des attelages impeccables, Chose... Machin... surnommé « l'Homme qui rit », le comte L..., que son profil a fait appeler Henri IV et qui est un des premiers cavaliers de France... et de Navarre, le sculpteur Descamps à cheval, Mlles de Mongey à bicyclette comme on peut le voir sur nos instantanés, et Mme d'Anjou sur une très noble bête pendant que Mlle Alice Gaillard, étoile des Folies-Bergères, pilote une voiture électrique. Un comédien passe, absorbé, récitant son rôle.



(Clichés Carle de Mazibourg.)

CEUX ET CELLES QUI Y VONT A PIED ET EN VOITURE.
C'est peut-être un peu vieux jeux, mais voyez-vous, cela a encore du bon

Puis c'est encore M. Max Groult, cavalier, bicycliste et chauffeur tour à tour; M. le comte de Castellane, dont on inaugurera bientôt la somptueuse salle des fêtes de l'avenue du Bois-de-Boulogne; MM. Dételbach, Chabrier, Kléber, le comte de Camondo dans une élégante charrette avec toute sa petite famille, le vicomte Roussy de Salle, le comte et la comtesse de Fels, M. de Castillon, sans oublier la fameuse écuyère mondaine qui essaie d'introduire la mode de monter à cheval en culotte cycliste.

Je n'en finirais pas s'il fallait énumérer tous les habitués des Acacias qui, vers midi, marchent, galopent, cyclent ou chauffent. J'allais omettre Mlle Jeanne Granier qui ne manque guère un matin.

Les habitués du Bois? Chacun d'eux a sa manie caractéristique. Pour rien au monde M. de A..., qui vient depuis vingt ans faire son persil à cheval, ne se montrerait en voiture, et réciproquement pour M. de B... Les habitués se classent donc par groupes.

Nous avons parmi les fanatiques du *footing*:

Comtesse de Zogheb, vicomtesse de Zogheb, Mme Pinto, Mlle Coronio, Wauters, le duc de Leuchtenberg, le grand duc Alexis, le grand duc Vladimir, Mme Maurice Bernhardt, marquis de Modène, marquis de San Martino, comte de Pradère, Henri Cartier, comte Beugnot, baron de Benoist Mécloin, de Pracontal.

Nous reconnaissons ensuite sur les *mails*:

J. Boussod, de la Haye Jousselin, comte de Beauregard, baron La Caze, Adam, comte d'Audigné, comtesse de Lariboisière, comte du Doult, Martell, O. Gallice, Mauroc, duc de Noailles, Tardiveau, Nazelmackers, comte d'Orsetti, baronne Van Zylen, Leroux de Villers, Schneider.

Puis parmi les *Chauffeurs et chauffeuses*, qui deviennent de plus en plus nombreux:

Duchesse d'Uzès, duc d'Uzès, Mlle de Choiseuil, comtesse Pillet-Will, comte de Dion, Le Bertre, Roussel, comte d'Aremberg, Marcel Hirsch, J. Rueff, marquis de Maussabré, Pierre Lafitte, Gordon Bennett, Raoul Duval.

Suivant l'allée, dans l'écheveau des voitures ou la traversant pour gagner des coins plus tranquilles, les *Cyclistes*:

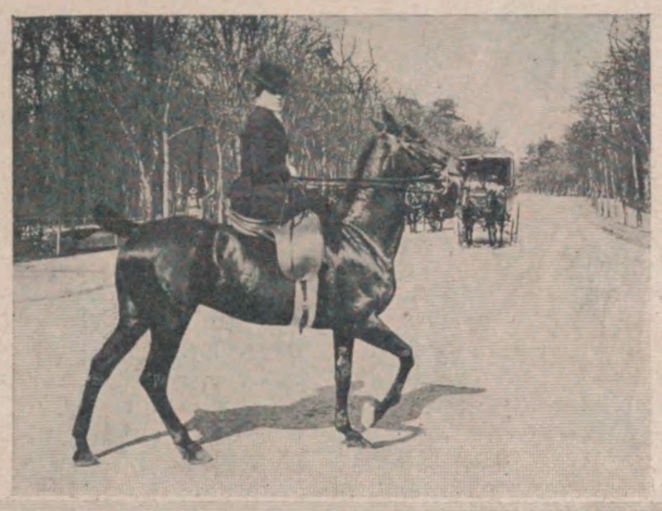
Mme Bischoffsheim, baronne de Gunsbourg, Mme Vagliano, marquise de Massa, Morgan de Maricourt, marquis de Noé, marquis de Noailles, M. et Mme Waldeck-Rousseau, Jean Béraud, Caran d'Ache.

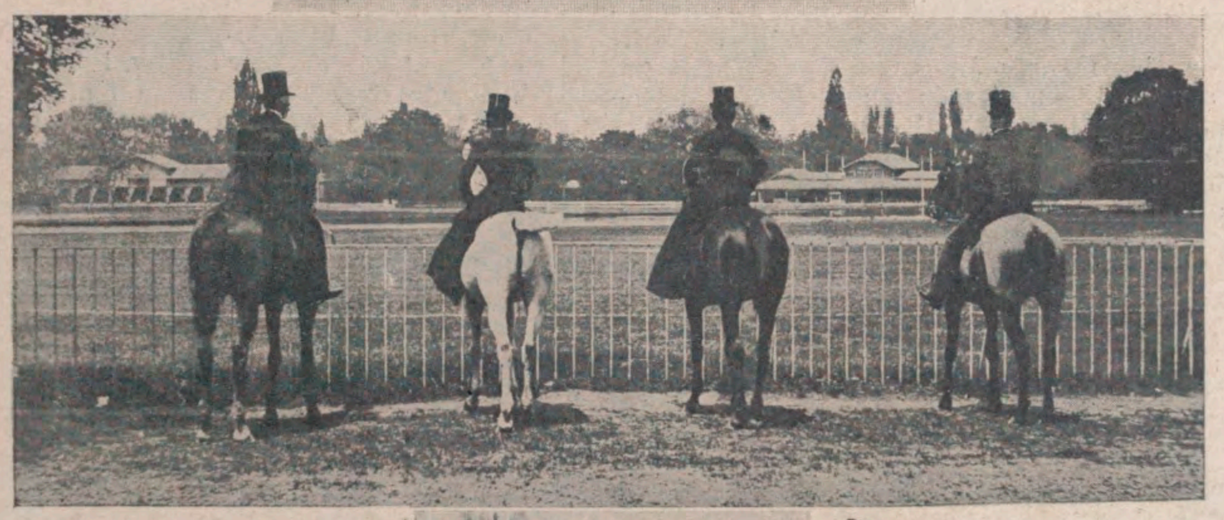
Cavaliers et amazones:

Duc et duchesse d'Albuféra, Mlle de Malakoff, comte de Gouay, comte de Lindemann, Maurice Bernhardt, de Gosselin, Le Mire de Villers, comte d'Audigné, duc de Morny, vicomte de Marsay, comte d'Hautpoul, de Saint-Sauveur, Henri Rigaud, Roger Claireau, Arnold de Coutades, Rencing, Carolus Duran et d'innombrables officiers, parmi lesquels, très remarqué toujours, le général Zurlinden et son alezan.

Voitures:

M. Chabrié, Mme Schmidt, Brœlemann, Marghiloman, Chauchard, comte et comtesse de Castellane, comte de Orifaron, vicomte de La Rochefoucault, prince de Poix.





(Clichés Carle de Mazibourg.)

LES CHAUFFEURS AURONT BEAU FAIRE, ILS NE TUERONT JAMAIS ÇA!

Pendant une heure alors, le bois reprend son calme troublé seulement par les arroseurs. Une bonne odeur de terre mouillée se répand, les arbres étalent sur le sol le fin treillis de leur ombre et seules vivent encore les biches qui ont élu domicile entre l'avenue de la Reine-Marguerite et le Racing-Club. Les acacias font la sieste. De loin en loin, oscillant et vague, passe un fiacre s'en allant, stores baissés, vers Suresnes, ou à bicyclette, quelque groom d'un restaurant du bois. Le petit étang du tir au pigeon s'assoupit sous le soleil avec des miroitements d'argent et tout au bout, baignée de lumière chaude, s'éclaire la pelouse de Longchamp.

Deux heures: c'est le tour des nounous et des enfants. Par toutes les allées commence l'envahissement des bonnes anglaises en piqué blanc, poussant dans une voiture blanche quelque bébé vêtu de blanc. Des gamines, chapeautées de ces adorables chapeaux immenses qui donnent tant de grâce à la petitesse des visages qu'ils abritent, jouent au cerceau, leurs frères s'acharnent sur des toupies récalcitrantes pendant que de vieux militaires chauffent leurs rhumatismes au soleil et que des chiens multiples — le bois est le paradis des chiens — fertilisent les gazons.

Mais peu à peu, le tableau familial fait place à un autre bien différent. Les voitures commencent à se faire plus nombreuses, les « locatis » apparaissent, puis les équipages sévères; à lentes pédales frôleuses glissent mollement, parmi les voitures et les chevaux, de svelt s pédaleuses dont la silhouette virile disparaît dans le lointain; des jeunes filles avec leurs mères passent, lançant de côté, curieuses, des regards qui voudraient être indifférents; de bons vieux ménages, à petits pas accomplissent leur hésitante promenade coutumière; parfois une noce déroule les anneaux de ses couples endimanchés, la mariée jetant avec sa robe trop blanche une note discordante, cependant que demi-mondaines, grandes dames, actrices, bourgeoises, petites acteuses, très jeunes gens, trop vieux messieurs, se coudoient en le plus invraisemblable des mélanges. La grande heure des Acacias va sonner; le mouvement devient plus intense, c'est un défilé incessant de toutes les figures parisiennes connues.

Après de longues séances chez le couturier et la modiste à la mode, après une fatigante après-midi passée à Longchamp ou à Auteuil, on y vient chercher un peu d'air, mais combien chargé de poussière et lourd.

Voici Otéro, toute simplette; Suzanne Orlandi; Mlle Devoyod qui, après avoir passé par l'Odéon, fit les délices de Saint-Pétersbourg et appartient pour le moment au théâtre Antoine; Mlle Mulier du Carillon; Mlle Vérey qui fit partie du corps de ballet de l'Opéra.

C'est encore, de l'Opéra, Mlle Berthet, en voiture, Mme Héglon, la sculpturale, qui lentement promène sa rêveuse nonchalance; et à bicyclette ou en automobile tout l'essaim des danseuses: Mlles Berthe Cyrède la blonde, Georgette Couat, Billon, Metzger, Meunier; puis, Mme Carrère à bicyclette en compagnie de son mari M. Xanrof, Mlle Invernizzi en automobile avec Mlle Rachel Boyer; encore, Mlle Brandès si élégante, Mlle du Minil avec sa mère, Mlle Lucy Gérard au fin profil exquis, Aimée Martial, altière, Diany, du Vaudeville, Louise Bréval, des Capucines, Odette Dulac en culotte garçonnière sur sa bicyclette, Yvette Guilbert, très bourgeoise dans sa vic-

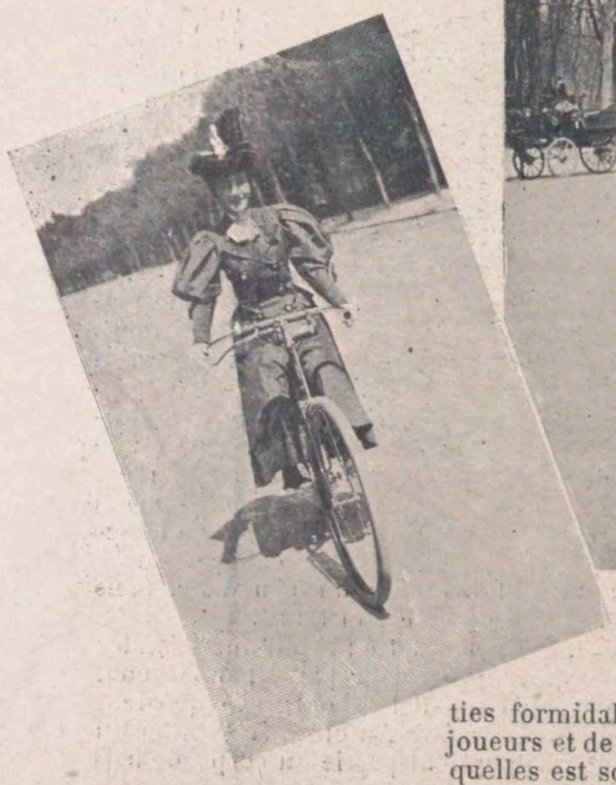
toria sobre, la Loïe Fuller dans son cab, et toutes, et tous, qu'il est impossible de citer, échangeant des sourires, des regards amis, des coups de chapeau, des poignées de main, potinant, débinant, admirant.

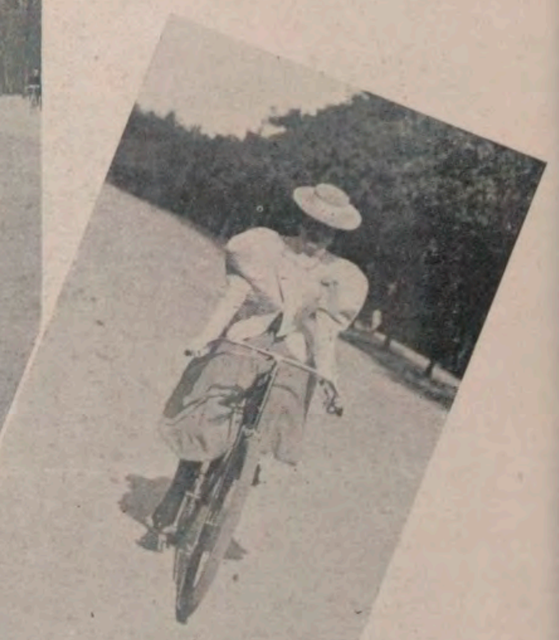
Une sorte de griserie est dans l'air, la griserie de tout ce luxe et aussi de tous ces parfums, des nuques blondes aperçues, des fins cheveux admirés, des jolis gestes des femmes, des airs cavaliers des hommes ; une atmosphère de joie discrète et d'élégance un peu factice mais prenante néanmoins, enveloppe le tout et empêche d'en sentir le vide et le clinquant ; l'illusion subsiste ainsi née de l'illusion elle-même. Courts instants de menus bonheurs pour les menues âmes qui s'y agitent et qui croient faire ainsi acte de vie, amusements faciles devenus habitudes invétérées, petites promenades, petits flirts, petites amitiés, brèves haines, rancunes vite oubliées, c'est le cinq à sept des Acacias, toute l'image des mesquins sentiments et des étroites ambitions de nos esprits modernes, heure charmante néanmoins et lieu exquis dont la frivolité est reine.

(Clichés Carle de Mazibourg.)

MODERN STYLE.

Mais le bois est autre chose aussi, il est le grand jardin public de Paris. Le jeudi, sur ses pelouses providentielles s'abattent tous les lycées et toutes les congrégations. Ah! les belles parties de *football* d'il y a sept ou huit ans sur la pelouse appelée pelouse de Saint-Cloud et au beau milieu de laquelle, terreur des *trois-quarts*, se dressait, ironique, un arbre aux proportions dangereuses pour les épaules et les reins des joueurs. Parties formidables de 50 ou 60 joueurs et de la confusion des quelles est sorti le jeu savant du *football* tel qu'il est pratiqué de nos jours. Oh! la belle poussée de jeunesse, la merveilleuse bonne volonté de tous, aurore de l'athlétisme interscolaire! A présent, tout cela a disparu, le sport bon enfant n'est plus, il s'est enregimenté, cantonné dans les clubs. Ici même on a décrit dans des articles spéciaux la vie et les sites des grands cercles de sport qui parsèment le Bois. Il faudrait dire aussi l'idéal rêve d'air pur et de campagne qu'il représente pour les enfants pauvres enfermés dans les tristes pensionnats — presque prisons. C'est du côté de la porte de Boulogne, le long du petit bois de sapins, près de Longchamp. En files désunies le teint blanc, les yeux sans vie sous la coiffe bleue sombre ou l'uniforme chapeau aux garnitures ridicules, elles vont sans joie, les petites congréganistes sous la surveillance des sœurs. Des rubans de différentes couleurs, enfantins signes honorifiques, coupent leur étroite poitrine, trois par trois elles causent, pas bien fort, en un puéril chuchottement. Elles se racontent les petits incidents du couvent, se permettent même, confuses detant de hardiesse, d'anodines plaisanteries sur le nez de mère Sainte-Agathe ou sur les lunettes de sœur Léocadie. Et quand par hasard, par suite du ciel plus bleu ou des arbres plus verts, elles se mettent à être joyeuses, c'est beaucoup plus triste, tant leur joie est, comme elle, étiolée et tant est déjà fané leur sourire. Parfois elles croisent un équipage de grand luxe d'où partent des rires de femmes et de claires paroles d'hommes ; de jolies jupes froufroutantes et parfumées les frôlent, leur regard se pose vaguement alors sur la voiture ou la robe, et l'on ne sait même pas si la lueur d'un désir, l'éclair d'une envie y fleurit.





Mais le crépuscule descend ; au loin, clignotent déjà les réverbères de l'avenue du Bois vers laquelle les équipages se hâtent ; la nuit vient. Toutefois le Bois ne repose pas encore. Vers huit heures, recommencent à affluer les bicyclettes, dont les lampions suspendus au guidon mettent leur mince tache de lumière parmi l'ombre des routes ; toute une vie nocturne s'anime ; les cafés d'où émane une buée lumineuse essaiment au loin les coups d'archet de leurs tziganes, les fiacres réapparaissent, victorieux, dominant cette fois les voitures de luxe, et, à pied, dans les étroits sentiers, se devinent des couples.

(Clichés Carle de Mazibourg.)

HYGIÈNE, ÉLÉGANCE... ET ÉCONOMIE.

Enfin tout bruit cesse ; de Boulogne à Saint-James, de Suresnes à la Porte-Maillot le silence s'est fait, la vie s'est éteinte. Sous la lune qui le baigne, le Bois a repris un peu de majesté et de poésie et à ce moment seul, ses arbres ont l'air d'être de vrais arbres, ses pelouses de vraies pelouses, jusqu'à l'aube où grelottant il se réveillera couvert de brume légère, tout rajeuni, tout frais, ayant puisé dans ces quelques heures de solitude tout ce qui fait son charme rayonnant et sa grâce triomphante.

A partir de ce moment il cessera d'être *un* bois, pour redevenir *le* Bois.

MAURICE RAVIDAT.

Le Challenge d'Epée de l'U. S. F. S. A.

Le challenge d'épée de l'U. S. F. S. A. (équipes premières) vient de se disputer pour la troisième fois.

En 1897, l'escrime, et surtout l'escrime à l'épée, était à peu près inconnue à l'Union des Sociétés françaises de Sports Athlétiques. Les Sociétés affiliées n'en faisaient point ou peu. Une commission spéciale fut nommée et, dès la première année, organisa trois grandes épreuves officielles : un championnat de fleuret interclubs, un championnat de fleuret interscolaires, et un challenge d'épée.

Un escrimeur toujours prêt à payer de sa personne et de sa bourse pour encourager son sport favori, M. Gabriel Letainturier-Tradin, fit don à l'Union d'un très beau vase artistique en étain, orné sur le côté d'un groupe de femmes nues du plus gracieux effet, et les équipes se formèrent dans les Sociétés pour tenter d'obtenir la garde de ce bel objet pendant un an.

Ce fut le Club des Patineurs qui eut l'honneur d'inscrire son nom le premier sur la plaque qui orne le socle du challenge. Cinq équipes avaient été envoyées pour la disputer.

L'année dernière, huit Sociétés se firent représenter; la lutte fut très chaude.

Dans le joli jardin de la villa de l'Automobile-Club, mis gracieusement à la disposition de l'U. S. F. S. A. par l'aimable président de l'A. C. F., M. le baron de Zuylen; les tireurs s'alignent, divisés en trois poules. Chacune de celles-ci se compose d'un tireur de chaque club. Simultanément les trois poules se tirent et, lorsque tout est fini, on additionne les touches des représentants de chaque club, et celui qui obtient le moindre total est déclaré vainqueur.

La remise du challenge lui est faite solennellement et l'équipe rentre au Club portant victorieusement son trophée. Ce fut l'Association Vélocipédique d'Amateurs, représentée par MM. Louis de Heredia, Louis Perrée et J. de Goltstein, qui enleva au Club des Patineurs la garde du challenge.

Le mouvement semblait donné dans l'Union : le nombre assez considérable des engagements pour le challenge, en 1898, laissait supposer un nombre plus grand encore pour 1899, et l'on en était presque à se demander comment l'on allait faire si plus de onze Clubs envoyaient des équipes. On avait, en effet, adopté pour les poules les réglements de la Société d'Escrime à l'Epée, de Paris, qui ne prévoit pas la possibilité de faire participer plus de onze tireurs à une même poule.

Mais ces inquiétudes ne furent pas justifiées. Sans que l'on puisse facilement s'expliquer les raisons qui les ont poussés, plusieurs clubs importants se sont abstenus d'envoyer des représentants.

Ce ne peut être parce qu'ils n'en avaient point à envoyer, car, chez eux, l'escrime est florissante, la salle d'armes du club est très fréquentée, et il y a de forts tireurs.

D'aucuns prétendent qu'ils considéraient la victoire de l'Association Vélocipédique d'Amateurs comme une quasi certitude et qu'en cas de défection ou d'absence imprévue de l'un des équipiers, le seul outsider possible était l'Association Vélocipédique Internationale ; qu'en conséquence, il était inutile de venir se faire battre à coup sûr et qu'il valait mieux s'abstenir.

(Cliché Chiési.) M. Roffo. M. P. Lejeune. M. Corvington.

L'ÉQUIPE DU RACING CLUB DE FRANCE.
Gagnante du Challenge d'épée de l'U. S. F. S. A.

(Cliché Chiési.) MM. Caze de Caumont, Lafourcade, comte d'Havrincourt, Louis Perrée, Thomeguex, Ferrand, comte de Bouregard, Sandford, Boisdon, Duchamps, Lejeune, Corvington, Spinnewynn, de Neuflize, Lacroix, Roffo, Moquet, Gaucheron, Sulzbacher, Lusciez, G. de Lafreté.

LE CHALLENGE D'ÉPÉE DE L'U. S. F. S. A. — LES CONCURRENTS ET LE JURY.

Quelle erreur était la leur !

Quoiqu'il en soit, il n'y avait que quatre tireurs dans chaque poule. Aussi furent-elles rapidement terminées.

Un seul coup de bouton reçu sur trois à donner ou à recevoir constituait dans ces conditions un handicapage considérable et beaucoup plus préjudiciable que dans une poule de huit ou neuf tireurs où l'on a le temps de se rattraper.

C'est probablement là qu'il faut chercher la cause de la défaite de l'Association Vélocipédique d'Amateurs.

Toujours est-il qu'elle fut battue par le Racing-Club de France, dont l'équipe se composait de MM. Paul Lejeune, Comington et Roffo, remplaçant l'équipier Camet, indisposé.

L'Association Vélocipédique d'Amateurs était représentée par MM. Louis Perrée, Lusciez et René Lacroix.

Le Stade Français avait envoyé MM. Ferrand, Piel et Moquet, et s'est classé troisième, tandis que l'Association Vélocipédique Internationale, représentée par l'équipe redoutable de MM. Sulzbacher, Gaucheron et Berger, venait tout à fait en queue.

MM. le comte G. d'Harcourt, le comte de Gabriac, Lafourcade, Cortina, Sandford, Boisdon, Moquet père, le baron La Caze, Thomeguex, Caze de Caumont, avaient bien voulu, malgré l'heure matinale, venir remplir les délicates fonctions de jurés.

Le mouvement en faveur de ce prix, créé dans l'U. S. F. S. A. par le Challenge Letainturier-Pradin fut si vif que l'année dernière le besoin se faisait sentir de la fondation d'une seconde épreuve qui serait réservée à des équipes secondes. C'est le comte Jean de Goltstein qui fit don du challenge.

Il se disputera cette année pour la seconde fois. Plusieurs Sociétés de l'Union auraient pu mettre en ligne des équipes secondes redoutables, mais comme elles n'en ont pas formé de premières, elles ne pourront concourir et le challenge d'épée, équipes secondes, ne pourra réunir que quatre équipes au maximum ; les équipes secondes des clubs qui ont fait disputer à leurs équipes premières le challenge Letainturier-Tradin.

Il est à espérer que 1900 puisse voir un plus grand nombre de clubs disputer ces épreuves fort intéressantes et également utiles.

LOUIS PERRÉE.

UNE JOURNEE DE SPORT
A COMPIÈGNE

(Cliché Beau.) PENDANT LE POLO : ENTRE DEUX REPRISES.
M. C. Barton venant changer sa monture et son maillet.

Il y a eu samedi dernier 13 mai, sur le joli hippodrome de Compiègne, une course absolument inédite dans les annales du sport hippique de France. Ou tout au moins, si semblable fait sportif s'est déjà passé, nos grand'mères seules en ont gardé souvenance. Peut-être, en effet, à la prime époque de la Croix de Berny, du parc de Lamarche, de Porchefontaine, retrouverait-on trace d'une course, s'effectuant entre gentlemen-riders, propriétaires tous d'écuries de courses, revêtant la casaque et la toque, s'asseyant aux balances, portes closes, devant une compagnie extra-select de leurs amis les plus intimes. C'est le comte Jean de Ganay qui eut l'idée de cette charmante réunion et qui demanda le champ de courses de Compiègne, le seul qui puisse faire oublier Lamarche et Porchefontaine.

Dès le matin de la réunion décidée, le comte Louis de l'Aigle, préposé à la garde du terrain de la société sportive de Compiègne, était en train de manœuvrer ses hommes, les faisant ranger, ratisser, éplucher, pomponner le pittoresque champ de courses dont il a la garde et qu'il choie avec un soin jaloux.

Peu après, M. Edmond Powells, le dévoué secrétaire de la Société, arrivait avec un plein fourgon de meubles et de tentures.

La piste, fraîchement fauchée, était dans un état merveilleux, présentant en vert tendre, dans le fond vert sombre du parc, le serpentement de son parcours.

Bientôt on voyait paraître le marquis de l'Aigle, président de la Société ; M. Lecouteux de Caumont, vice-président ; puis le général de Bellegarde ; puis encore M. Mure et Mme Mure, le comte et la comtesse de La Rochefoucault, le comte et la comtesse Jean de Ganay, la comtesse de l'Aigle et sa fille Mlle Ida de l'Aigle, la duchesse de Brissac, le duc de Brissac, les comtes Paul et Hubert de Pourtalès, le prince Murat, le comte André de Ganay, M. Maurice Caillaut, le baron Foy, M. Faider... La plupart des dames et quelques gentlemen sont armés d'appareils photographiques; les kodacks, les jumelles sont apprêtées et Mme la comtesse de La Rochefoucault, jure qu'elle va accomplir des merveilles... si le soleil veut bien l'aider... instantanément.

(Cliché Beau.) LES DEUX TEAMS DE POLO.

Comte de Bertier, n° 1, bleu. — M. Faider, n° 2, bleu. — Marquis Villavieja, arrière bleu. — M. Barton, n° 3, bleu.
M. F. Sarlovèze, n° 2, rouge. — Baron Foy, n° 1, rouge. — Baron Lejeune, arrière rouge. — M. Fauquet-Lemaitre, n° 3 rouge.

On rit, on plaisante, on s'amuse de tout cœur pendant qu'on pèse les concurrents ! Dame ! les portes sont closes, le parc ne recèle aucun importun ; ce n'est ni Longchamp, ni Auteuil, c'est la *private party* dans tout son abandon, sa liberté et sa bonne grâce.

L'opération du pesage se prolonge, car le secrétaire des courses n'a pas pensé à faire amener la quantité de poids nécessaire. Le *top-weight* est à 100 kilos, tandis que le *light-weight* ne descend pas au-dessous de 82 kilos. Non pas que les cavaliers fassent partie d'aucune façon de la populaire société des cent kilos, mais le poids réglementaire des courses de ponies est de 100 kilos pour une taille de 1 m. 50 avec une décharge de 2 kilos pour chaque centimètre en dessous de cette taille.

Enfin, on convient de descendre de 4 kilos l'échelle des poids et les onze partants forment le rare programme suivant :

(Cliché Beau.) M. F. SARLOVÈZE REPREND LA BALLE.

(Cliché Beau.) LA BALLE ENTRE ROUGE ET BLEU.
M. Villavieja. — M. F. Sarlovèze. — M. Barton.

Prince Murat, montant son poney 1 m. 50, — 96 k.		*Sans Nom*
Comte André de Ganay 1 m. 50, — 96 k.	Id.	*Gadola*
Cte Paul de de Pourtalès 1 m. 45, — 86 k.	Id.	*Hadji*
Comte Sampiéri 1 m. 50, — 96 k.	Id.	*Loubet*
Baron Foy 1 m. 50, — 96 k.	Id.	*Sauteuse*
M. Faider 1 m. 49, — 94 k.	Id.	*Arcadia*

partants s'en est allé au bout de la superbe ligne droite de 1,000 mètres. La partie féminine de l'assistance montre une impatience et une anxiété fébriles : M. Maurice Caillault, sur sa ponette *Bianca*, est parti grand favori et l'on se dit, entre turfistes, que s'il gagne la course, ce sera d'un bon augure pour son poulain *Perth* dans le Derby de Chantilly.

Le départ est donné ; dans le lointain de verdure on peut voir se précipiter la troupe des petits chevaux nerveux et fins ; ils arrivent avec une vitesse de déboulé fort honorablement rapide... car, enfin, voilà bien d'une autre et la technicité ne devait perdre aucun de ses droits ! Le juge s'aperçoit que M. Luzarches ne porte plus... ou pas son poids et impitoyablement — aux rires fous de tout le monde — ce jouteur inattentif aux règles est distancé. Le prince Murat est proclamé troisième !...

Les casaques sont ôtées, les toques disparaissent ; il est midi et le déjeuner est servi dans le ravissant cottage du polo, au bout du parc.

Dans l'après-midi, les deux équipes du polo-club ont joué une partie en trois périodes de vingt minutes chacune. Le *team* des bleus était très sen-

(Cliché Beau.) AVANT LA COURSE DE PONEYS MONTÉS PAR LEURS PROPRIÉTAIRES.
Derniers apprêts.

(Cliché Beau.) APRÈS LA COURSE. — RENTRÉE DES CHEVAUX.
MM. M. Caillault, M. Deschamps, Comte André de Ganay.

M. Caillault, montant son poney 1 m. 49, — 94 k.		*Bianca-Capello*
Duc de Brissac 1 m. 45, — 86 k.	Id.	*Dorine*
M. Deschamps 1 m. 44, — 84 k.	Id.	*Yallah*
M. Luzaches 1 m. 43, — 82 k.	Id.	*Boulet*
Cte Hubert de Pourtalès 1 m. 46, — 88 k.	Id.	*Longuequeue*

MM. Jean de Ganay et Lecouteulx de Caumont ont pris place dans la guérite du juge et le lot de courir n'est pas leur métier ordinaire à ces jolis ponies dont la souplesse est faite pour le polo avec ses brusques arrêts et ses voltes répétées !...

Tout-à-coup les dames crient :

— C'est Caillault... non, c'est Faider. . non.., Luzarches !... Murat n'est pas battu !...

Le résultat final de la lutte est en faveur de M. Faider, dont la ponette *Arcadia* bat d'une encolure *Bianca Capello* à M. Maurice Caillault. M. Luzarches est troisième sur *Boulet* ; le prince Murat quatrième avec *Sans-Nom*.

Rentrée triomphale aux balances !... Mais en siblement plus fort que celui des rouges. MM. de Bertier, Faider, Barton, de Villavieja ont battu MM. Foy, F. Sarlovèze, Fauquet, Lemaître et Lejeune, marquant neuf buts tandis que les rouges n'en marquaient que trois.

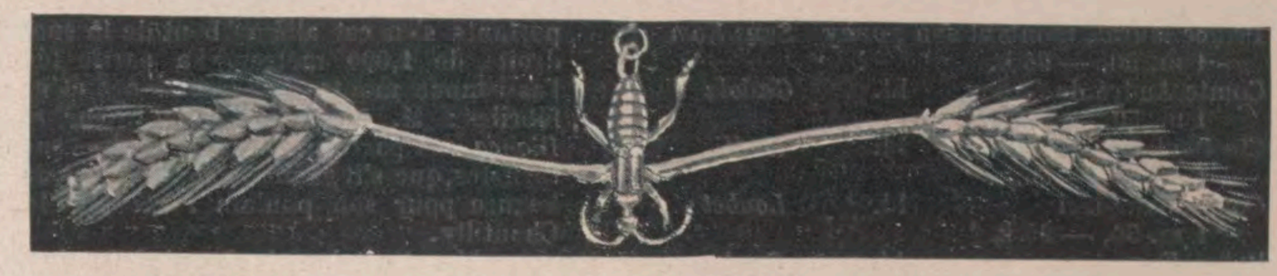
Il est hors de doute que Compiègne, qui a déjà ses grands veneurs et ses chasses renommées, est appelé à devenir un centre sportif où l'on cultivera avec ardeur, non seulement le sport hippique sous toutes ses formes, mais aussi le golf, le tennis, l'archerie, le football et tous les amusements de la vie au grand air. ALFRED DE SAUVENIÈRE.

(Clichés Beau.)

LA COURSE DE DEUX JOURS AU PARC DES PRINCES

Edouard Taylor, surnommé le " *Gosse Rouge* " le gagnant de cette épreuve. Couvrant le premier jour les 80 kilomètres en 1 h. 28 m. 3/5 et le deuxième jour les 100 kilomètres en 1 h. 57 m. 10 s. 1/5. — Vue de la piste pendant la course. — Le départ de la deuxième épreuve.

Les Records des Lilliputiens



... Vous pouvez voir tous les jours, pour rien, un *perce-oreille* porter quatorze fois plus lourd que lui...

On s'extasie volontiers sur la force des athlètes. Lorsqu'un colosse aux muscles rebondis entre dans l'arène d'un cirque, ou sur la scène d'un music-hall, et se promène froidement en long et en large avec un homme sur la tête et un autre au bout de chaque bras, nous n'avons pas assez de deux mains pour l'applaudir.

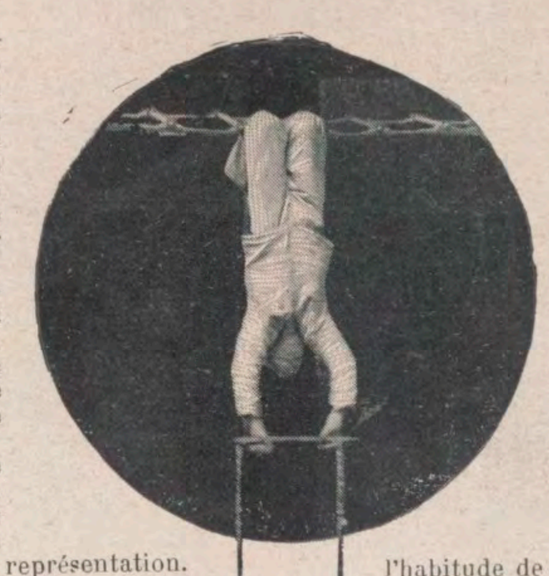
Lorsque naguère encore, au Nouveau-Cirque, le merveilleux sauteur John Higgins sautait quatre mètres à pieds joints, en longueur, et bondissait aisément par-dessus un cheval, nous nous extasions en criant : Au prodige! Et sans regret nous traversions Paris; d'aucuns même, une partie de la France, et donnions avec joie notre argent pour avoir le droit d'applaudir cet homme aux jarrets incomparables qui s'envolait avec une légèreté sans égale, les bras balancés, le col en avant comme un oiseau qui ouvre ses ailes pour s'envoler.

Et quand jadis, aux Folies-Bergère, l'Homme-Canon, aujourd'hui député du Jura, se suspendait par les jarrets à quelque trapèze, tenant dans ses bras une pièce de canon, quels cris d'enthousiasme! La *Vie au Grand Air*, naguère encore, popularisait les traits du brave père Noël, dit Noël le Gaulois, qui portait deux hommes d'un bras dans une immense haltère aux boules creuses!

Et voilà bien l'humanité! Qu'est-ce que c'est que cela? Que sont ces misérables records auprès de ceux que je vais vous faire voir! Ce sont des aztèques que vous m'exhibez! Vous voulez voir des tours de force, des véritables tours de force. Je vais vous faire entrer ma troupe pour vous donner une petite représentation. Vous saurez alors ce que c'est que des athlètes, vous verrez à l'ouvrage des muscles faisant des efforts prodigieux. Je vous montrerai, non pas un athlète en enlevant deux autres. Qu'est-ce que c'est que cette misère?

Je vous ferai voir un athlète en portant, sans effort, quatorze autres. Je ne vous exhiberai pas un malheureux John Higgins, sautant dans un cirque par-dessus un cheval. Mon sauteur à moi ne travaille pas au Nouveau-Cirque, ni dans aucun autre cirque d'ailleurs, car, s'il entrait dans un cirque et qu'il voulût y sauter, à son premier bond il trouerait la coupole avec sa tête et les spectateurs ne le verraient plus, emporté qu'il serait par son élan presque hors de la limite de leurs regards.

Ah! ah! vous ne les connaissez pas mes athlètes! Vous ne les avez donc jamais vus? Vous n'avez jamais vu ma troupe d'accrobates? Permettez-moi de vous dire que vous ne l'avez jamais remarquée, car elle a dû vous donner ses séances comme à moi. Je ne suis pas son *manager* exclusif. Et ce n'est pas seulement cinq à six athlètes que je pourrais vous montrer.



Ah! ce ne sont pas tous des hommes. Mais n'ayez crainte, ils n'en seront pas moins intéressants.

Permettez-moi d'abord de vous présenter mon cheval *Scarabée*. Si vous pouviez le voir dételé, rien en lui n'attirerait vos regards. Mais je vais vous le présenter tout attelé.

Scarabée, entrez dans le cirque!

Scarabée, mesdames et messieurs, porte en ce moment sur ce chariot que je lui ai fait construire spécialement, huit pièces de bois ayant chacune dix mètres de long, cinquante centimètres de large et cinquante centimètres de haut, c'est-à-dire, à peu près 17,000 kilos. Et il y a des gens qui voudraient remplacer le cheval par l'automobile! Vous croyez peut-être que *Scarabée* est fatigué. Pas du tout, il se promène en ce moment. Quel malheur qu'il ait cassé son chariot de course hier, lorsque je le présentais à la reine d'Angleterre. Car ce n'est pas huit madriers, c'est quarante madriers de la même dimension qu'il portait en se jouant. C'est-à-dire qu'aujourd'hui il n'a que le cinquième de sa charge. Il ne porte que 17 tonnes, le paresseux. Hier il en portait 85, oui 85! 85,000 kilogrammes, c'est-à-dire, environ le poids de 1,100 hommes de taille ordinaire. Et il y a des sous-préfectures qui n'ont pas 1,000 habitants! *Scarabée* déménagerait, sans se fatiguer, ladite sous-préfecture avec son sous-préfet, ses gendarmes, son garde-champêtre, son tribunal, sa garnison et ses commerçants. Allons, faites-moi un bon chariot, solide, et mon cheval, mon seul cheval, vous prend en voiture la population de Lombez (sous-préfecture du Gers, 934 habitants) pour vous la transporter à Rocroy (Ardennes, 930 habitants). En deux voyages on pourra changer.

... Et vous paieriez volontiers un louis pour voir au moins une fois, l'hercule extraordinaire ci-dessus.

Je vois, mesdames et messieurs, que vous écarquillez des yeux terriblement ahuris.

Et vous demandez à voir mon cheval *Scarabée*. Eh bien, pour vous dire la vérité, mon cheval Scarabée n'est pas, ou plutôt il n'est pas grandeur nature. Il est en réduction et, à son défaut, je vais vous présenter, non pas comme Edgar Poë, un Scarabée d'or, mais un vulgaire et simple Scarabée noir, attelé à un petit chariot que je lui ai fait faire sur mesure. Le modeste animal va vous transporter ainsi 40 allumettes. Cela ne vous émeut pas. Quarante allumettes, et quarante allumettes de la régie, non seulement vous portez cela sans effort, mais encore vous les consommez facilement pour allumer une seule pipe.

Mais vous êtes un peu plus grand et un peu plus gros que mon Scarabée. La courageuse bête porte en ce moment environ, proportionnellement, autant que mon cheval de tout à l'heure déménageant sa sous-préfecture. Mais vous avez l'habitude de tout comparer instinctivement à vous-même, et à ce que vous pouvez faire et vous méprisez mon pauvre insecte tandis que vos yeux n'auraient pas été assez larges pour s'écarquiller d'admiration à la vue de mon cheval au travail.

Et vous dites pourtant, par comparaison, fort comme un cheval. Dites-donc fort comme un Scarabée. Vous devez bien cela à la pauvre bête.

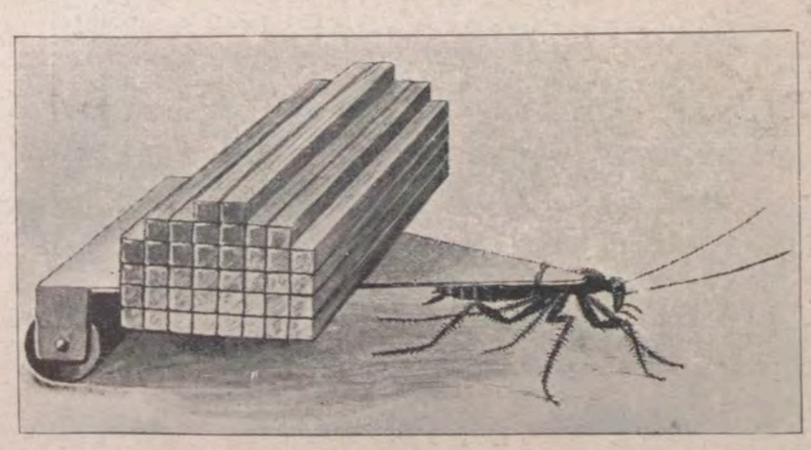
Mais au fond, que vous importe cette considération entre deux animaux? Que vous importe même de savoir que le muscle de mon brave Scarabée est capable de tirer 1,319 fois son propre poids?

Je vais maintenant vous présenter quelques athlètes, hommes comme vous, et dont les exploits vous intéresseront par cela même davantage.

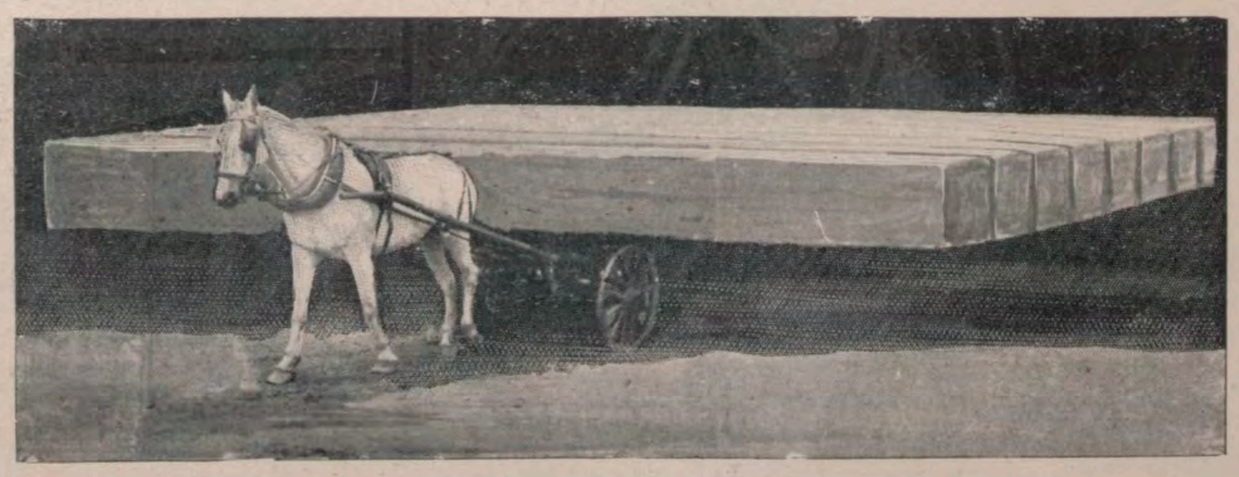
Commençons par un gamin, un de ces gamins indisciplinés qui travaillent dans les cirques ouverts à tout venant. Celui-ci répond au nom bizarre de *Perce-oreil.e*. On n'a jamais su pourquoi. Regardez au milieu du cirque, on vient de tendre une échelle de corde à laquelle notre athlète se suspend par les pieds. Il prend entre ses mains la barre d'un trapèze aux deux cordes duquel on suspend une lourde perche à laquelle tend elle-même un siège. Cela commence déjà à peser son poids. Mais cela n'est rien. Le régisseur du cirque est venu, avec derrière lui, rangés en file indienne, quatorze gamins qui doivent être frères ou parents de notre terrible Perce-Oreille. Mais qu'est-ce qu'il fait le régisseur? Il les assied tous à la file sur la planche que tient au bout de ses bras notre gamin toujours suspendu par les pieds, et tous, confortablement et tranquillement assis, s'installent, le sourire sur les lèvres. Evidemment, il va y avoir un écroulement terrible. Pas du tout! L'étrange édifice humain est bien ferme.

Pensez-vous que la salle du cirque éclaterait en bravos frénétiques devant tel spectacle. Mais si, au lieu d'un homme vous lui montrez, ce qui sera plus conforme à la réalité, un simple perce-oreille, un de ces petits animaux couleur rouille qui filent avec rapidité des pierres que l'on soulève, un de ces perce-oreille suspendu à un anneau et portant entre ses pinces un épi de blé pesant quatorze fois plus lourd que lui, croyez-vous que quelqu'un applaudira seulement la courageuse petite bête? On lui mettra probablement le pied dessus et c'est tout ce que l'infortuné perce-oreille obtiendra pour sa récompense.

Dans un ordre d'idées plus large et moins purement sportif, je vais maintenant, si vous le voulez bien, vous présenter un des bienfaiteurs de l'humanité, grâce à



Cet humble scarabée qui traine 40 allumettes n'a pas l'air de vous étonner...



... Et vous vous extasiez devant ce paresseux de cheval qui ne traine que 17,000 kilos de madriers. Pour être aussi fort que mon scarabée, il devrait en porter cinq fois davantage, — 85,000 kilos!

46 kilomètres de tunnel sous la Manche percés par un seul homme en deux ans ! Voilà ce que pourrait faire un terrassier aussi fort qu'une taupe ! Et l'on élève des statues aux ingénieurs !

ses muscles d'acier et à son inlassable vigueur. Les anciens avaient dressé des statues à Hercule, bienfaiteur social par ses douze travaux. Eh bien, Hercule n'est qu'un pauvre petit gratte-papier à côté du gentleman que vous pouvez voir sur cette gravure et qui, flegmativement, se repose une fois son gigantesque travail accompli.

Sir John Mole, tel est son nom, aura bientôt sa statue à Calais, comme à Douvres, des deux côtés du détroit qu'il vient d'unir par la force de sa volonté et de sa puissanee musculaire. Sir John Mole s'est attaqué au problème du tunnel sous la Manche. L'amirauté anglaise, qui avait refusé son autorisation pour le percement d'un tunnel anglais, l'a donné de grand cœur lorsqu'elle a appris que le tunnel devait être exclusivement l'œuvre d'un loyal sujet de sa gracieuse Majesté la reine Victoria. Car sir John Mole n'est ni un financier, ni un ingénieur. Il est terrassier quoique sir et se plaît à employer sans relâche ni répit l'infatigable force de ses bras.

Il a résolu, à *lui seul*, de creuser un tunnel sous la Manche, entre la France et l'Angleterre. Un tunnel de 46 kilomètres s'il vous plaît, car, dédaignant la difficulté, Mole n'a pas choisi l'endroit le plus étroit. Il a fallu près de cinq ans à des milliers d'hommes et de machines à air comprimé pour forer le Saint-Gothard qui n'a que 19 kilomètres. Sir John Mole s'est mis à l'œuvre seul, avec sa pelle, et, en deux ans, jour pour jour, il avait creusé sous la Manche un souterrain de 2 mètres de diamètre et de 46 kilomètres de longueur, l'avait voûté, terrassé. Il ne reste plus qu'à passer. Et encore, comme tout bon Anglais, sir John Mole n'a pas travaillé le dimanche. Les 104 dimanches de ces deux ans ont été consacrés pieusement, par lui, à fumer du tabac en tablettes et à goûter des cocktails aux innombrables combinaisons !

Chaque jour, l'infatigable Mole a creusé 240 pieds anglais de souterrain, soit 73 mètres, ce qui lui donnait par semaine, chaque samedi, ne l'oublions pas, 480 yards, exactement 446 mètres et 40 centimètres.

Au bout d'un an, sir John Mole était à 14 milles 320 yards de la côte anglaise par laquelle il avait, naturellement, commencé son travail ! Et à la fin de la seconde année, ayant creusé dans un diamètre de 6 pieds, 28 milles 640 yards, soit 46 kilomètres 628 mètres, sir John débouchait tranquillement au milieu des Frenchmen et allumait tranquillement sa pipe au tabac odorant, jouissant silencieusement de la stupéfaction de ces bons mangeurs de grenouilles qui l'environnaient.

Il avait déplacé dans son travail 141,372 mètres cubes de terre, et si l'on avait mis sur le sol cette masse en lui donnant la forme d'un cône aussi haut que le mont Blanc (4,810 mètres), ladite montagne aurait eu près de cent mètres de rayon à sa base.

Sir John Mole ne s'en fût pas ému. D'ailleurs, j'ai eu beau ouvrir les journaux les mieux informés, fussent-ils anglais, j'ai eu beau me perdre dans le dédale des colonnes du *Times*, du *Standard* et du *Daily Telegrah*, je n'ai nulle part trouvé le nom de cet intrépide pionnier — c'est le cas où jamais de risquer l'expression !

C'est qu'hélas ! une fois de plus, et je vous en fait mes excuses, chers lecteurs, sir John Mole n'est qu'une fiction de mon esprit et représente simplement ce que pourrait faire une taupe (*a mole*), comme disent les anglais si, tout en gardant la vigueur proportionnelle de ses muscles, elle avait la taille d'un homme, soit 1m80 environ.

La taupe mesure, en effet, six pouces de long environ, soit 15 centimètres, et elle fait par jour, sur un diamètre égal à sa taille, un trou dans la terre de six mètres de long, soit 40 fois sa propre dimension. Un homme de 1m80 doit donc, en ce cas, creuser un trou de 73 mètres par jour.

Ainsi fut créé sir John Mole.

Mais de quelle injustice ne faisons-nous pas preuve envers les animaux ? Nous disons facilement et journellement, d'un homme qu'il est fort comme un bœuf et faible comme une puce. Eh bien, le bœuf n'est qu'un gros paresseux et la puce est une vaillante, un véritable athlète.

Supposez qu'un homme s'attelle à une voiture à bras et vous propose d'y véhiculer 119,440 kilogs. Vous vous diriez, voilà un riche timbré ! Mais si le gaillard posait les 119 tonnes dans sa charrette c'est-à-dire, à peu près 450 pièces de vin de 220 litres, et vous les démarrait, qu'est-ce que vous en diriez et qu'est-ce qu'en dirait le père Noël, qui se fait photographier en levant une pièce de vin pour boire à la bonde ; c'est pourtant ce que fait une puce, une simple puce, sans être entraînée !

La puce peut tirer 1,493 fois son propre poids, et je vous vois mal tirant en voiture 1,493 de vos concitoyens, d'un poids égal au vôtre !

Et nos coureurs cyclistes, et nos chauffeurs qui parlent de leur vitesse et de leurs records. Ah ! les pauvres ! S'ils allaient, en comparaison de leur taille, aussi vite qu'une simple puce, ils feraient 300 pieds, c'est-à-dire, 100 mètres par seconde ; c'est-à-dire 6,000 mètres, 6 kilomètres par minute, c'est-à-dire, 360 kilomètres à l'heure. Oui, sans chemin de fer, sans ballon, sans bicyclette et sans automobile, vous iriez à Nancy en une heure, et la course Bordeaux-Paris se ferait à pied et sans entraîneur, en bondissant, en un temps à peu près égal à 1 h. 35.

Et voyez-vous ce que pourrait faire au lieu d'un simple homme un animal de belle dimension, un éléphant ou une baleine par exemple ?

Un bel éléphant pèse en général une bonne moyenne de 4,000 kilogrammes. Voyez-vous un éléphant aussi fort qu'une puce ? Cela vous fait sourire ? Voulez-vous calculer un peu avec moi ?

Si un éléphant était aussi fort qu'une puce il porterait environ 4,000 kilogrammes multiplié par 1493. Cela fait exactement une moyenne de 5,972 tonnes, soit 5 millions 972 mille kilog., soit le poids de 85,314 personnes, le poids de la population de Toulon ou de Nice ! Evidemment si un éléphant était aussi fort qu'une puce il serait richement plus fort qu'un éléphant !

Et cependant, Mesdames et Messieurs, vous souriez de ma puce, vous n'avez aucun enthousiasme pour mon pauvre petit animal, vous l'écraseriez au besoin. Vous êtes des ingrats, des purs ingrats, vous dis-je ! Vous baillez d'admiration devant un pauvre éléphant qui porte sur son dos trois militaires, deux bonnes d'enfants et sept gamins et vous restez froid devant mon athlète de Lilliput !

Mais la puce n'a jamais eu de prétentions à être une recordman à la marche. C'est une sauteuse, et une redoutable sauteuse auprès de laquelle le fameux John Higgins n'est qu'un simple lourdaud.

Voulez-vous venir une dernière fois avec moi. Voici un sauteur, de 1m70 de hauteur, auquel, pour un moment, j'ai donné la même puissance proportionnelle de saut qu'une simple puce. D'une première détente, et comme pour s'amuser, il a franchi une maison à six étages. Il n'a eu besoin de se servir que d'un pied. Allez, saute cette cheminée ; saute la colonne de la Bastille ; saute les tours Notre-Dame ; saute le Panthéon ; saute la butte Montmartre. Notre homme ne fait que rire de tout cela.

Il veut me prouver d'un seul coup ce qu'il peut faire. Il me mène au Champs-de-Mars en sautant par-dessus l'Arc de Triomphe et le Trocadéro. Il se met sur le pont d'Iéna.cambre les jarrets, et v'lan ! d'un seul coup, il a passé par-dessus la Tour Eiffel, sans avoir eu l'air de s'en apercevoir Car une puce saute 200 fois sa hauteur, et notre homme ayant 1m70 doit sauter à 340 mètres. Entre ses jambes et le sommet de la Tour Eiffel vous pourriez encore mettre la colonne Veudôme !

Aussi, vous savez, j'ai renoncé au sport. A quoi bon ? Serai-je jamais aussi fort qu'un scarabée ou qu'un perce-oreille, aussi utilement vigoureux qu'une taupe, aussi léger, aussi vite et aussi fort qu'une puce.

Je vais me faire historien de ce monde et très soigneusement, très pieusement et très humblement consacrer ma vie à dresser la table des records de Lilliput !

G. PRADE.

A PIEDS JOINTS PAR-DESSUS LA TOUR EIFFEL.
Ce n'est pas John Higgins qui ferait ce record-là. C'est tout bonnement un homme qui sauterait aussi bien qu'une puce !

LES 100 HEURES DE ROUBAIX

Une lutte de sauvages. — Sport sur la piste et sur la pelouse. — Impressions suggestives. — Un champ de foire cycliste. — Entre Miller et Muller. — Au camp des Indiens. — La femme du vainqueur.

C'est au risque de faire bondir les exclusivistes fervents du sport pur que je vais sans autre préambule, débuter par cette déclaration : la course, désormais fameuse, des 100 heures, à laquelle j'ai eu la chance d'assister de bout en bout est assurément l'une des épreuves qui m'ont le plus intéressé parmi toutes celles que j'ai vues sur les vélodromes ; et Dieu sait si j'en ai vues !

J'irai même plus loin et je déclarerai que rarement spectacle vélocipédique m'a fait « vibrer » comme celui de la lutte, atrocement belle d'énergie et de volonté, engagée durant les trois quarts de la course entre Miller le gagnant éventuel et son quasi homonyme Muller, *outsider* presque inconnu avant le coup de pistolet du départ.

Après cela, venez me dire que des courses semblables sont anti-sportives, inhumaines même et dites-moi qu'on les devrait interdire. Je ne vous contredirais point et serait même presque de votre avis.

Ce qui ne m'empêche pas d'avoir trouvé admirable de stoïcisme le duel à coups de pédales engagé durant 80 heures entre Miller et Muller et d'avoir plus d'une fois frénétiquement encouragé et applaudi ces deux vaillants. Bizarre mais très explicable anomalie, n'est-ce pas?

(Cliché F. Houben.)

MILLER ET SA FEMME.

❦

D'ailleurs on pourrait écrire des volumes sur cette course, ou sur ses à-côtés tant ils sont divers et multiples : épisodes du plus haut comique et scènes d'un tragique achevé, moments d'ennui où la course se déroule interminablement monotone et instants de batailles fiévreuses et passionnantes, attractions sur la piste où tournent les coureurs et sur l'estrade où se contorsionnent les acrobates, formidables clameurs qui grondent et éclats de rires qui roulent autour des balustrades, il y a eu de tout durant ces cinq jours au vélodrome roubaisien. Et chaque fois que je repenserais à ces fameuses 100 heures, ce sera dans mon esprit comme une macédoine de souvenirs où passeront des coureurs à bicyclette et des coureurs à pied, des clowns et des musiciens, des gymnastes et des tireurs, des acrobates et des joueurs de polo.

C'était bien en effet un vaste champ de foire sportive que ce *tournament* comme disent les Anglais. En gens pratiques et avisés qu'ils sont, les directeurs du vélodrome avaient compris qu'il fallait parer aux lassitudes possibles des spectateurs et que cette course monstre comporterait forcément certaines périodes de monotonie.

A côté des 100 heures, ils avaient donc servi à leur public un programme d' « attractions » qu'eussent envié bien des *music-halls*. De cette façon l'attention de la foule se trouvait constamment sollicitée, quelquefois même par trop. Et je me souviens d'un certain moment de l'après-midi finale où l'inimitable Fischer et son rival Chevalier se disputaient le second prix sur le ciment, en même temps que sur la piste intérieure, un des marcheurs de Paris-Roubaix faisait son arrivée, et que sur la scène centrale deux clowns anglais se livraient à des cabrioles du plus haut comique ! Il y avait du sport partout, comme dit l'autre.

(Cliché F. Houben. LA COURSE DES 100 HEURES A ROUBAIX. — LE DÉPART.

❦

Cependant il y a eu des périodes où l'attention se trouvait exclusivement sollicitée par tel épisode. Ainsi, pour la lutte entre les deux leaders de la course monstre, Muller et Miller, lutte qui s'est poursuivie, acharnée, sans trêve et sans repos, de la 24e à la 79e heure, à tel point qu'on paraissait par instant avoir oublié tous les autres concurrents, aussi bien que tous les à-côtés de la longue épreuve. Je mets au défi quiconque a assisté à ce match sauvage de ne pas avoir ressenti à la fois de l'angoisse et de l'admiration ; angoisse à la pensée que ces deux hommes souffraient peut-être de leurs efforts terribles et prolongés, admiration au spectacle de la prodigieuse énergie déployée par eux.

Imaginez-vous un homme, Miller, ayant perdu du terrain en s'arrêtant plus fréquemment que son rival, et cherchant à regagner ce terrain en démarrant à chaque instant après 70 heures de marche, comme pour un handicap de 1,000 mètres. L'autre, Muller, ayant acquis son avance en se maintenant sur sa selle et la défendant avec une obstination farouche, collé à la roue de son adversaire comme si elle l'hypnotisait, et dépensant les dernières ressources de son être dans un effort éperdu pour la rejoindre lorsqu'elle cherchait à le fuir.

Crever Muller jusqu'à ce qu'il criât grâce et s'ar-

(Cliché Houben.) LE COIN DES MANAGERS

(Cliché Houben.) LE VÉLODROME PENDANT LA COURSE.

(Cliché Houben.) DEVANT LA TENTE DE MILLER.

rêtât, telle était la tactique de l'Américain. Se cramponner à son rival jusqu'à ce qu'il ait jugé la tâche impossible, telle était celle de Muller. Et c'était ainsi entre ces deux hommes, l'un fort de sa réputation et de la façon dont il avait toujours brisé les meilleurs; l'autre visiblement à bout de forces, mais servi par un cœur de lion et par une volonté de fer, un combat émouvant dans sa féroce opiniâtreté.

La chûte de Muller, survenue au moment où rien n'était encore acquis, bien que la balance parût enfin pencher en faveur de son concurrent, nous a tous délivrés d'une sorte de cauchemar. Car nous commencions à nous demander comment finirait ce duel sans merci, et si vraiment l'un des hommes consentirait à s'avouer vaincu avant d'être allé jusqu'aux limites suprêmes et les avoir même dépassées!

Si la bataille sur roues est acharnée dans une course de ce genre, et le fut principalement dans celle-là, la compétition sur la pelouse entre les différents « campements » ne l'est pas moins.

Ici pas d'entraîneurs proprement dits, encore qu'on trouve souvent moyen de tourner la difficulté; mais des soigneurs, des managers, des masseurs formant des groupes de partisans, aussi anxieux d'assurer la victoire de leur homme que la défaite de l'adversaire. C'est ainsi que la surexcitation était parfois tellement grande entre les aides de Muller et ceux de Miller qu'on faillit en venir une ou deux fois aux mains.

Durant je ne sais combien d'heures par exemple, coureurs cuisinaient, montaient des roues ou réparaient des pneumatiques, faisaient sécher des maillots ou préparaient des mixtures médicinales.

Sans aucun doute, l'élément de curiosité le plus grand était constitué par la présence parmi les assistants de Miller, de sa femme. Et n'allez pas rire, car je vous certifie qu'aucun des coureurs n'eût de soigneur plus dévoué, plus attentif et plus infatigable que cette jeune femme. Elle ne quitta pas la piste un seul instant du départ à l'arrivée, prenant à peine le temps de se reposer une heure ou deux sur le lit dans la tente de son mari; tant et si bien que la foule avait fini par applaudir tous ses mouvements encore plus que les *sprints* du terrible Américain.

Mistress Miller a d'ailleurs de quoi tenir, car on doit se rappeler que son mariage fut célébré en décembre dernier sur la piste de Madison Square, à New-York, au beau milieu d'une course de six jours gagnée par son fiancé. Excentricité américaine qui obtint un succès colossal et dont s'empara, à cette époque, la presse de tous les pays.

Un farceur n'avait-il pas proposé aux directeurs roubaisiens de surpasser les Américains dans cet ordre d'idées en « célébrant » le quatrième jour de la course, le divorce du vainqueur. Il avait d'ailleurs peu de chances de réussir, car il serait difficile de voir un couple plus uni que le héros des 100 heures et la charmante jeune femme qui l'a si bien aidé dans la longue épreuve.

Mais je me demande si Vienne et Pérez n'eussent pas été assez entreprenants et assez *yankees* pour accepter la proposition! VICTOR BREYER.

(Cliché Bushnell, San-Francisco.)
MILLER,
le gagnant de la course des cent heures sur *Pneumatique moderne*.

Miller répéta une tactique parfaitement loyale, d'ailleurs, qui consistait à empêcher Muller de se sustenter. En conséquence, dès qu'il voyait les soigneurs de son adversaire se préparer à lui passer quelque chose, il démarrait; Muller qui savait bien que, lâché de 50 mètres il perdrait un tour, empoignait nerveusement son guidon et laissait entre les mains de son aide ce qu'on voulait lui passer. Ce manège se répétait ensuite tant de fois qu'à plusieurs reprises Muller dût se résigner à perdre un tour pour apaiser sa soif ou sa faim. Les tentes des principaux adversaires ressemblaient à de vrais campements d'Indiens..... vélocipédiques et comportaient une cuisine en plein vent, un atelier de réparations et une chambre à coucher représentée par un lit ou un simple matelas. Là les aides des

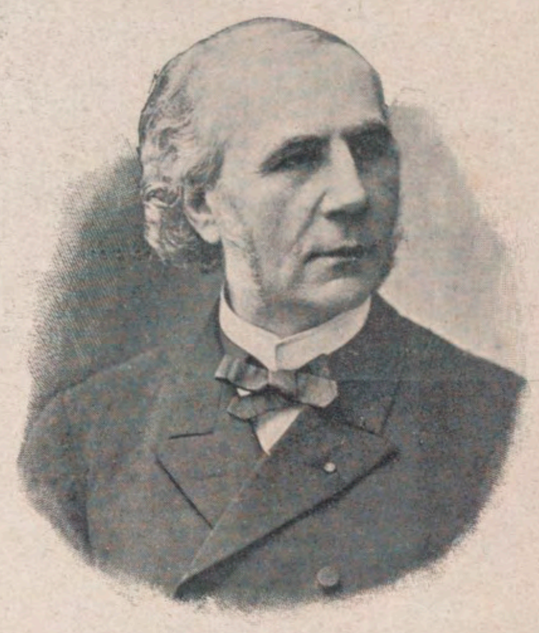
(Cliché Houben.) AU CAMPEMENT DES COUREURS
La *popote* et l'atelier d'un des concurrents avec Fréderick comme chef cuisinier.

(Cliché Houben.) UN RECORDMAN DU MONDE.
M. Willemet, dit le *Père Temps*, prenant une douche bienfaisante après 40 heures consécutives de chronométrage.

La Commission Supérieure des Sports
en 1900

(Cliché Clément Maurice.)

M. MAX VINCENT,
Conseiller municipal.



M. O. GRÉARD,
Vice-recteur de l'Académie de Paris

(Cliché Disderi.)

M. A. POIRRIER,
Sénateur.

(Cliché Walery.)

M. DESCUBES,
Membre du Comité de l'Automobile Club.

(Cliché Sartony.)

M. MÉRILLON,
Délégué général.

M. MICHEL GONDINET,
Président du Racing-Club.

(Cliché Otto.)

M. M. DUBONNET,
Président de la Basse-Seine.

(Cliché Piron.)

M. MEZIÈRES,
de l'Académie Française.

(Cliché Larger.)

GÉNÉRAL BAILLOD,
Chef de la maison militaire de M. Loubet.